

**LA RHÉTORIQUE ARABE :**  
**LES EMBÛCHES D'UNE « DISCIPLINARISATION »**

**Nejmeddine KHALFALLAH**  
INALCO

Les faits stylistiques sont au cœur de la réflexion linguistique arabe depuis le IX<sup>e</sup> siècle. À caractère grammatical et rhétorique, les premières considérations ont fourni les clefs essentielles d'une grille interprétative du Texte coranique qui devenait, au fil des siècles, ambigu et inaccessible. Parmi les réflexions linguistiques les plus mûres, figure celle de 'Abd al-Qāhir al-Ġurġānī (m. 471/1078 ou 474/1082)<sup>1</sup> dont l'œuvre représente les premiers linéaments de la « disciplinarisation » de la rhétorique arabe (*'ilm al-balāġa*). Le commentaire qu'en compose al-Sakkākī (m. 626/1229)<sup>2</sup> complète le processus de théorisation des procédés stylistiques. Bien qu'ils visent à mieux délimiter cette discipline, les commentaires d'al-Qazwīnī (m. 739/1338)<sup>3</sup> lui donnent un certain formalisme et y multiplient les divisions, souvent factices.

Pour examiner les trois phases historiques de cette évolution, nous exposerons dans un premier temps les principes innovants selon lesquels al-Ġurġānī a fondé une nouvelle science avec un champ délimité et un objet précis. Dans un second temps, nous étudierons la contribution de ses deux commentateurs al-Sakkākī et al-Qazwīnī qui se sont ingéniés à organiser le savoir rhétorique, à leurs yeux, fortement désordonné. Nous questionnerons enfin la direction qu'a prise la rhétorique arabe, depuis mille ans, à contre-courant du dessein de son fondateur, al-Ġurġānī. Cette étude s'efforce de comprendre la nature de cette triple refonte de l'*'ilm al-balāġa* et d'examiner les péripéties d'une discipline étonnamment mal définie.

I- AL-ĠURĠĀNĪ : LES AMORCES D'UNE SCIENCE « D'IDÉES »

*I-1- Impératifs historiques et structurels*

Les premières réflexions au sein de la Tradition rhétorique arabe ont été développées grâce aux fines analyses stylistiques d'al-Ġāhiz (m. 255/869)<sup>4</sup>. Cependant, cette Tradition a connu une longue phase de gestation, voire de stagnation, malgré les considérables efforts déployés par les critiques et grammairiens postérieurs qui essayaient d'expliquer le fonctionnement des figures de style, notamment dans le Coran et la poésie antéislamique. Ce fonctionnement a été sommairement traité à l'occasion d'un commentaire philologique, d'une appréciation critique<sup>5</sup>, ou même d'un débat théologique. Dans les ouvrages des premiers philologues arabes du IX<sup>e</sup> siècle, les procédés de style, qu'ils soient de nature syntaxique ou tropique, étaient brièvement

---

<sup>1</sup>Grammairien et rhétoricien d'expression arabe. Il est né et décédé à Ġurġān au XI<sup>e</sup> siècle. Il compose une dizaine d'ouvrages en grammaire, rhétorique et théologie musulmane. Il est considéré comme le père fondateur de la rhétorique arabe. C. Brockelmann. *Geschichte der arabischen Literatur*, Leiden, E.J. Brill, I, p. 287, 341 ; sup. I, p. 503 ; K. Abu Deeb, art. « *Djurġānī* », dans *Encyclopédie de l'Islam*<sup>2</sup>, sup. I, p. 277; le même : 1979. p. 18-23.

<sup>2</sup>Grammairien et rhétoricien arabe. Il est connu pour son ouvrage : *Miftāh al-'lūm*; cf. W. P. Heinrichs, art. « Al-Sakkākī », dans *Encyclopédie de l'Islam*<sup>2</sup>, VIII, p. 924-925.

<sup>3</sup>Juriste et rhétoricien arabe. Il composa trois gloses pour expliciter la rhétorique arabe. Cf. A. Matlūb, 1967.

<sup>4</sup>H. Sammūd, 1982, chapitre 1. : 1981.

<sup>5</sup>A. Trabulsi : 1955. p. 59.

commentés en dehors de tout cadre disciplinaire strict<sup>6</sup>. L'absence de ce cadre a duré plus de deux siècles et a entraîné trois principales conséquences.

D'une part, elle privait les littérateurs et les rhéteurs d'un outil permettant d'évaluer, selon des critères fiables, la poéticité des textes littéraires. L'élaboration de cet appareil rhétorique permettra un jugement plus objectif d'une production littéraire qui observe de moins en moins les règles traditionnelles de la beauté poétique<sup>7</sup>. Cherchant à sophistiquer leurs concepts explicatifs, les critiques littéraires aspiraient à rendre plus rationnelle l'étude des Belles-Lettres et à l'extraire définitivement de la subjectivité. Les notions rhétoriques, élaborées çà et là par ces critiques, peinaient cependant à s'imposer en « science », car elles représentaient plutôt un ensemble d'évaluations sans objet clairement délimité, et de surcroît sporadiques.

D'autre part, cette déficience méthodique ne permet pas aux théologiens musulmans d'argumenter, de manière cohérente, l'inimitabilité du Coran, devenue l'un des principaux dogmes de l'Islam sunnite<sup>8</sup>. En effet, les théologiens aš'arītes devaient fournir des « preuves » probantes sur les aspects concrets de l'inimitabilité du Coran, et ceci afin de faire taire les sérieux doutes formulés par les détracteurs Mu'tazīlites de ce dogme. À leur tour, ces derniers ont présenté plusieurs thèses qui infirment cette inimitabilité<sup>9</sup>. Rappelons pour mémoire que l'un des principaux points de clivage entre sunnisme et mu'tazilisme résidait dans la manière dont les théologiens pensaient la nature même de la précéllence du style coranique. Alors que certains Mu'tazīlites défendent la *sarfa*<sup>10</sup> (les arabophones sont capables d'imiter le Coran, mais Dieu les en a tous détournés), les aš'arītes estiment que le caractère inégalable du Coran (*i'ğāz*) réside dans sa composition singulière (*nazm*), avec laquelle les humains ne peuvent rivaliser. Pour défendre leur point de vue, les sunnites devaient élaborer un système rhétorique plus performant. Cette entreprise s'imposait d'ailleurs comme un devoir religieux.

Il a été enfin question pour les penseurs musulmans de faire face à la montée en puissance de l'héritage hellénisant et d'invalider ses thèses. Bien que ce fût de façon accidentelle, ces penseurs devaient se prononcer sur la validité de la théorie aristotélicienne relative à la notion de transfert sémantique et de classification de la métaphore<sup>11</sup>. Ces principes aristotéliciens fascinent certains critiques littéraires

<sup>6</sup>En étayant les buts de la composition d'ouvrages scientifiques, Ibn Ḥaldūn (m. 808/1405) considère l'œuvre de Ḡurğānī comme la systématisation des questions syntaxiques et rhétoriques, sporadiquement traitées dans les autres disciplines. Il écrit: «*Les problèmes d'une science peuvent se trouver dispersés dans différents chapitres d'autres sciences. Quelque excellent savant a son attention attirée par l'objet de cette science et par la nécessité d'en rassembler les problèmes. Il s'acquitte de cette tâche. Ainsi apparaît une nouvelle discipline qu'il range avec les autres sciences pratiquées par les hommes. C'est ce qui arriva avec la science de la rhétorique. En effet, 'Abd al-Qāhir al-Jurjānī et Abū Yūsuf as-Sakkākī en trouvèrent les problèmes mentionnés dans les livres de grammaire (...) ce qui permit aux gens de remarquer l'objet de cette discipline, qui est une science distincte de toute les autres*», Ibn Ḥaldūn, *Muqaddima*, III, p. 207-208, trad. 'A. Cheddadi, *Le livres des Exemples*, p. 1063-1064.

<sup>7</sup>Bencheikh, J. 1989: p. XXXII.

<sup>8</sup>G. von Grunebaum, 1953: p. xvii ; al-Bāqillānī : 1963 : p. 12-34; 'Abd al-Ġabbār, 1960 : XVI, p. 114-120.

<sup>9</sup>Al-Suyūṭī: 1969, I, p. 3-5. Dans cet ouvrage, l'auteur présente trente-cinq aspects et « preuves » de l'inimitabilité du texte coranique. Ces preuves se rapportent aux trouvailles stylistiques, considérées inatteignables par les hommes. Cf. aussi, al-Ġurğānī: 1987, p. 26 ; 'Abd al-Ġabbār, 1960, XVI, p. 199.

<sup>10</sup>M. 'A. Abū Rīda, 1989, p. 32-40; al-Ġāhiz: 1964, III, p. 277 où il réfute la *sarfa*; J. Bouman, 1959, p. 22. Quant à 'Abd al-Ġabbār, il défend l'excellence intrinsèque du Coran et démontre l'invalidité de la *sarfa* : 1960, XVI, p. 322 ; al-Sakkākī : 1987, p. 512 ; J. Wansbrough : 1977, p.79-82.

<sup>11</sup>Aristote définit la métaphore comme «le **transport** à une chose d'un nom qui en désigne une autre, transport du genre à l'espèce, ou de l'espèce au genre ou de l'espèce à l'espèce ou d'après le rapport de l'analogie», *Poétique*, trad. J. Hardy, p. 1457, b. 6-9. Aristote précise que la métaphore touche au

(notamment Quāma b. Ja'far m. 337/948)<sup>12</sup> et rivalisent avec la puissance de l'héritage arabe. Ceux qui contestent l'influence grecque devaient faire barrage à cet apport « intrus »<sup>13</sup>. Apparaissent ainsi des impératifs : doctrinal et épistémologique, tous deux indissociables.

Conscient de l'insuffisance des études rhétoriques de ses prédécesseurs, al-Ġurġānī théorise dans son premier ouvrage, *Asrār*, les tropes et en particulier la comparaison (*tašbīh*), la métaphore (*isti'āra*) et l'analogie (*tamthīl*). Il dédie son deuxième ouvrage, *Dalā'il*, aux figures grammaticales et examine les constructions syntaxiques à la lumière de leurs valeurs stylistiques. L'ellipse, l'emploi des particules (corroboration, jonctions, etc.), l'inversion, la coordination, l'apposition et maintes autres structures ont été décryptées à la lumière de leur efficacité stylistique.

### I-2- Champ de la nouvelle science

Il serait cependant réducteur de limiter l'œuvre d'al-Ġurġānī à une simple réorganisation du matériel rhétorique, hérité de ses prédécesseurs. Il s'évertue à élaborer une science où sont examinés les liens, selon lui inséparables, entre la logique et le langage, la raison et le discours, la structuration mentale et l'organisation discursive. Il inaugure ainsi une science qui évaluera la cohérence de chaque énoncé à la lumière des critères logiques sous-jacents aux catégories grammaticales. Al-Ġurġānī décrit l'objet de sa réflexion :

"Sache que l'objet de cet exposé, déjà entamé, et du fondement que j'ai établi est de parvenir à expliciter l'état des *ānā'*<sup>14</sup> : leur manière de se différencier et de s'accorder, rechercher leur façon de se rassembler ou de diverger, détailler leurs genres et espèces, examiner les idées singulières et communes, et montrer la noblesse du rang qu'elles occupent dans la raison, leur ancrage dans cette origine et la proche parenté qui les lie ou les sépare d'elle lorsqu'on les examine."<sup>15</sup>

Nous noterons toutefois que la fondation d'une nouvelle « science » par al-Ġurġānī s'est faite dans le contexte classique de naissance de nouvelles doctrines qui passait par la détermination d'un nom, d'un objet d'investigation et d'un domaine de réflexion<sup>16</sup>. La fondation signifie ici la réorganisation d'idées éparses pour en faire un champ bien délimité. L'auteur s'applique à extraire les notions rhétoriques d'un ensemble de connaissances grammaticales, critiques et philologiques dans lesquelles elles étaient noyées.

À examiner de plus près le nom donné à cette doctrine, on constate que, contrairement à ce qu'il annonce, al-Ġurġānī n'a pas nommé ce nouveau *fann* (discipline) de manière unique et définitive. La preuve en est les nombreuses appellations, dans ses deux ouvrages, telles que '*ilm al-ma'ānī* (science d'idées)<sup>17</sup>, '*ilm al-bayān*, (science de l'expression recherchée)<sup>18</sup>, '*ilm al-fasāha* (science de « l'éloquence »)<sup>19</sup> et '*ilm al-balāġa* (rhétorique)<sup>20</sup>.

---

nom simple et non au discours. Elle est définie en termes de mouvement, *epiphora* d'un mot. Ce concept a pour résultats : a. La métaphore est un emprunt. b. Le sens emprunté s'oppose au sens propre. c. Le recours aux métaphores vise à combler un vide sémantique. d. Le mot emprunté tient lieu de mot propre absent, cf. P. Ricœur : 1975, p. 24-25.

<sup>12</sup>Bonebakker, S. A: 1956. (cf. toute l'introduction).

<sup>13</sup>P. Larcher : 1998, p. 253.

<sup>14</sup>K. Abu Deeb traduit par « meanings », 1979. p. 65, ligne. 22; H. Ritter traduit par « Gedankenmotive », (thèmes récurrents), 1954, p. 42, ligne. 24.

<sup>15</sup>Al-Ġurġānī: 1987, p. 26.

<sup>16</sup>Cf. À titre d'exemple al-Fārābī (m. 339/950) et son *ihṣā' al-'ulūm* (Classification des sciences), édition établie par U. M. Amīn, Le Caire, 1931.

<sup>17</sup>Al-Ġurġānī, 1987, p. 26.

<sup>18</sup>Al-Ġurġānī, 1984, p. 5.

<sup>19</sup>Al-Ġurġānī, 1984, p. 34.

Variée et multiple, cette nomenclature montre qu'il s'agit d'une nouvelle entreprise visant à connaître les manifestations d'un thème précis, tant en regard de son expression linguistique que de sa construction logique. De même, il est possible de voir dans la flexuosité de cette nomenclature les germes d'ambiguïtés qui allaient caractériser l'objet de la rhétorique au cours de son histoire.

L'objet de cette nouvelle discipline est double : il recouvre d'une part l'ensemble des procédés stylistiques qui agrémentent le discours et créent la singularité des idées poétiques<sup>21</sup>. Al-Ġurġānī se livre alors à une fine analyse de tous les procédés syntaxiques et métaphoriques qui octroient à un quelconque texte sa littéarité. L'ensemble de ces marqueurs ne se révèle que par le truchement des écarts de style volontaires que les poètes opèrent afin de différencier leur texte de l'emploi ordinaire de la langue. Chaque tournure sera alors examinée à la lumière de la charge esthétique qu'elle produit.

D'autre part, cet objet recouvre l'ensemble des mécanismes cognitifs qui revêtent le discours d'un caractère logique, c'est-à-dire les traits qui constituent son intelligibilité. Par conséquent, l'auteur analyse la construction logique des thèmes, leur conformité à la vérité et leurs charges éthiques et heuristiques. Même les tropes purement « imaginaires » se fondent sur une structure argumentative propre qu'al-Ġurġānī met en évidence avec brio. Les liens de similitude ou de contiguïté reliant deux termes d'une métaphore sont examinés comme le reflet d'une structure logique<sup>22</sup>. Ainsi délimité, l'objet relève de la rationalité des idées-thèmes. La nouvelle discipline examinera le degré de leur conformité à la raison pure et morale. Elle s'intéressera également aux relations qui relient les contenus littéraires aux formes abstraites que leur donne l'intellect, avant qu'elles ne soient réalisées dans des énoncés.

Par cette rigoureuse délimitation, al-Ġurġānī dépasse l'approche descriptive à caractère grammatical ou rhétorique *stricto sensu*. Il intègre dans sa réflexion un nouveau paramètre qu'est la rationalité des idées et qu'il décrit par le qualificatif 'aqlī<sup>23</sup>.

Selon l'auteur, il ne suffit pas d'utiliser des mots isolés conformément aux règles grammaticales pour produire des énoncés valides. L'idée représentée par la composition verbale doit être conforme à la logique dérivée de la raison universelle, car la véracité d'un thème provient de sa conformité à cette raison, érigée en référence absolue<sup>24</sup>.

Ce double apport du fait stylistique s'explique par la complexité de l'objet étudié à qui l'auteur consacre deux approches différentes : une pour les formes de la construction linguistique ; la seconde pour leur construction mentale qui assure leur conformité à la logique universelle. Le terme *ma'nā*, objet de cette discipline, désigne, dans ce nouveau cadre disciplinaire, l'ensemble des procédés linguistiques et logiques qui génèrent un message intelligible<sup>25</sup>.

Étant donné que la valeur rationnelle des idées n'est pas identique, al-Ġurġānī établit une échelle axiologique permettant de mesurer le degré de cohérence de chaque idée ainsi que les mécanismes rationnels ou fictifs employés pour sa construction ;

<sup>20</sup> Al-Ġurġānī, 1984, p. 34. N'ayant pas d'équivalents français précis, *bayān*, *fasāha* et *balāga* sont les termes qui désignent, selon la critique arabe, le domaine de l'expression châtiée des idées.

<sup>21</sup> Š. Dayf évoque la contribution rhétorique d'al-Ġurġānī, 1981 : p. 6 ; K. Abu Deeb décrit sa contribution plutôt poétique, 1979 : p. 68-69, 72-75, 108-117 ; R. Ridā parle de 'ilm al-bayān, note 1, p. 17 de son éd. d'*Asrār*.

<sup>22</sup> N. Khalfallah, 2008, p. 198-208.

<sup>23</sup> Al-Ġurġānī: 1987, p. 266.

<sup>24</sup> Al-Ġurġānī: 1987, p. 273 ; H. Sammūd : 1981, p. 463.

<sup>25</sup> N. Khalfallah, : 2008, p.3-6.

d'où l'intérêt de sa démarche classificatrice visant à différencier les diverses catégories des thèmes littéraires.

Nous en déduisons que l'objet de cette nouvelle science est l'examen du degré de rationalité (nécessairement variable) des idées, considérées comme le fruit d'une combinaison de mots, de catégories grammaticales et de relations métaphoriques qui, émanant de la logique universelle, garantissent la véracité des idées. Ainsi conçue, la rhétorique n'étudie les procédés linguistiques que dans la mesure où ils permettent d'octroyer à un énoncé un caractère sensé. L'intelligibilité du discours varie de la simple capacité communicative à la subtilité des contenus sapientiaux. Qu'elle soit lexicale, syntaxique ou métaphorique, la valeur stylistique d'un procédé se mesure à sa capacité de créer des messages conformes à la raison universelle et aux préceptes de l'Islam sunnite. Les sens des conventions linguistiques (*muwāda'āt* = unités lexicales) se rejoignent par des sens grammaticaux (*ma'ānī al-nahw*) et se distinguent par leur écart figuré pour exprimer un thème rationnel, valide et admis dans toutes les cultures et *a fortiori* en Islam. Les thèmes exprimés dans les Belles-Lettres sont jaugés en fonction de leur conformité à cet héritage commun. Leur *balāga* n'est autre que leur efficacité sociale : un thème joliment représenté porte une valeur éthique, logiquement valide et socialement utile. Plus le locuteur excelle dans son expression, plus il atteint aisément le but (*ḡarad*): celui de dire vrai et bien. Si l'on traduit en termes modernes, cette science relèverait plus de la sémantique et de l'idéologie<sup>26</sup>.

D'emblée, cette délimitation rompt avec la vieille dichotomie du *lafz/ ma'nā* (fond et forme), par laquelle on évaluait distinctement le fond et la forme du discours. Ainsi, al-Ḡurḡānī ne reconnaît pas cette séparation que défendaient ses prédécesseurs<sup>27</sup>. Il démontre, au contraire, qu'un *ma'nā* résulte nécessairement de l'interaction de trois éléments inséparables : les mots, la forme syntaxique-métaphorique et le contenu idéal<sup>28</sup>. Ce concept tripartite ouvre de nouvelles perspectives dans l'étude des liens logiques, sémantiques et figurés entre les thèmes-idées.

Cette délimitation rompt également avec une tradition anthologique qui consistait à compiler les *ma'ānī al-ṣi'r* (idées poétiques) selon des classes thématiques ; ce qui a donné naissance à des catalogues poétiques classés par thème.

Ainsi délimité, cet objet, précise al-Ḡurḡānī, est à chercher essentiellement dans les registres appartenant au haut langage et non à l'expression quotidienne. Les belles adhésions entre fond et forme, structures logiques et catégories langagières sont à observer dans le champ littéraire. Elles sont, en outre, l'apanage des sages et des hommes doués d'une capacité d'expression et de raison singulière. Ainsi, la poésie (notamment antéislamique), l'oraison, la prose artistique sont le domaine de l'excellence où foisonnent ces structures du langage poétique. Il va sans dire que le Coran occupe le summum de cette précellence stylistique et la rhétorique tire sa légitimité de sa focalisation sur ce Texte.

Ainsi, al-Ḡurḡānī trouve dans le haut langage l'incarnation idéale de sa théorie : il a par conséquent écarté toutes les reproductions linguistiques non conformes aux principes érigés en norme. Les fautes, les dialectes, les emplois de la « plèbe » et le délire sont alors envisagés comme des pratiques fautives, mais qui confirment bien la règle.

En somme, nous avons de fortes raisons de considérer l'œuvre d'al-Ḡurḡānī comme une œuvre fondatrice de la rhétorique arabe : l'ensemble de ses réflexions expliquent la complexité et la variété du passage du sens premier au sens imagé. Il a toutefois relié

<sup>26</sup> Nous soulignons que ce terme est employé au sens premier, donné par Antoine Destutt de Tracy (1754-1836) en 1796 dans «Mémoire sur la faculté de penser » pour désigner une science ayant pour objet l'étude des idées.

<sup>27</sup> Al-Ḡurḡānī: 1984, p. 249, 328.

<sup>28</sup> J. Sadan : 1990, p. 57-94.

ce passage à des catégories logiques garantissant l'intelligibilité des énoncés et leurs effets psychologiques sur le public. Or, étant extrêmement dense et complexe, cette œuvre a ensuite fait l'objet de plusieurs gloses et interprétations.

## II- LA POSTÉRIORITÉ : RAMIFIER LA SCIENCE, ÉCARTER LES IDÉES

Al-Ġurġānī a laissé une œuvre complexe et par moment absconse. La « gestion » des difficultés inhérentes à la fondation d'une science provoque un certain désordre. Sur les dizaines d'ouvrages composés en guise d'explicitation et de systématisation de cette œuvre, deux contributions se distinguent autant par leur esprit synthétique que par leur influence sur les écrits rhétoriques postérieurs.

### II- 1- Phase d'al-Sakkākī

Al-Sakkākī<sup>29</sup> (m. 626/1229), principal commentateur d'al-Ġurġānī, s'évertue à expliciter les idées désordonnées du maître afin de mieux délimiter les contours de cette science. D'ailleurs, c'est lui qui « donna à '*ilm al-balāġa* l'aspect qu'il devait conserver jusqu'à présent<sup>30</sup> ». Il systématise les notions et les généralités qui étaient éparpillées chez son prédécesseur. Son livre : *Miftāh al-'ulūm*<sup>31</sup> est, sans doute, le premier essai qui divise la rhétorique en deux branches distinctes et délimite l'objet de chacune d'elles. Ces deux branches s'insèrent dans un ensemble global du savoir linguistique et logique qui comprenait, outre la grammaire, la morphologie, l'argumentation et la prosodie. *Miftāh* constitue la systématisation de toute la connaissance linguistique et logique, nécessaire à l'interprétation des paroles recherchées. Crucial, cet ouvrage imposera, dans l'histoire de la rhétorique arabe, une ligne de lecture que les générations postérieures ont minutieusement respectée, à savoir la division de la rhétorique en trois sections.

D'abord, la division de '*ilm al-ma'ānī*, s'intéresse essentiellement aux constructions grammaticales et au degré de leur correspondance aux situations de discours (*maqām*). Al-Sakkākī examine les modalités selon lesquelles les procédés syntaxiques doivent correspondre aux contextes énonciatifs. Ainsi établit-il la division de tous les discours humains en assertion (*ḥabar*) et en *inšā'*<sup>32</sup>. D'ailleurs, il définit ainsi l'objet de cette science :

« Sache que '*ilm al-ma'ānī* est l'examen des caractéristiques des constructions discursives permettant la signification. Il examine ce qui se rattache à son appréciation ou autre. Par la connaissance de ces caractéristiques, l'on se prémunira des erreurs de correspondance aux exigences du contexte ».<sup>33</sup>

En se référant à sa définition dans *Miftāh*, S. A. Bonebakker affirme que les *ma'ānī* sont « les différences sémantiques qui résultent des variations syntaxiques<sup>34</sup> ». Cette interprétation rappelle la notion de « charges supplémentaires », développée dans *Dalā'il*.

<sup>29</sup>W. P. Heinrichs, art. « Al-Sakkākī », dans *EP*, VIII, p. 924-925.

<sup>30</sup>Von Grunebaum, art. « *Balāġa* », *EP*, II, p.1012.

<sup>31</sup>Al-Sakkākī: 1987.

<sup>32</sup>Les grammairiens de Port-Royal : A. Arnauld et C. Lancelot : 1997, chap. 13, p. 65-70 ; Le critère retenu par les Anciens est « l'épreuve de vérité », c'est-à-dire la possibilité (ou l'impossibilité) de mesurer le contenu d'une proposition par rapport à la réalité. Une phrase assertive, *ḥabariyya*, est jugée vraie ou fausse selon sa conformité (ou non-conformité) à la réalité extérieure vérifiable. A contrario, une phrase *inšā'iyya* (exclamative, prescriptive, injonctive, optative, etc.) ne peut être qualifiée ni de vraie, ni de fausse. Cf. al-Sakkākī: 1987, p. 164-166 ; al-Qazwīnī : 1993, p. 55-57.

<sup>33</sup>Al-Sakkākī: 1987, p. 161.

<sup>34</sup>S. A. Bonebakker, art. « '*ilm al-ma'ānī wa-l-bayān* », dans *Encyclopedie de l'Islam*<sup>2</sup>, V, p. 905.

La deuxième branche, dite *'ilm al-bayān*<sup>35</sup>, couvre les tropes de toute nature. En les considérant comme la manifestation essentielle de l'éloquence, al-Sakkākī se livre à une fine analyse des figures : la comparaison, et le sens figuré qui se divise, à son tour, en métaphore, métonymie et analogie.

Il consacre enfin une courte section aux procédés ornementaux du style, appelé *'ilm al-badī'* (embellissements) dont l'objet est l'étude de toutes les figures phonétiques et sémantiques telles que l'allitération et la prose rimée.

Ainsi, la science du *bayān* et celle des *ma'ānī* sont clairement délimitées, tandis que la *badī'* demeure comme un appendice qui traite des figures phonétiques ou sémantiques ayant une valeur plutôt ornementale.

Al-Sakkākī reconstruit la « science » qu'al-Ġurġānī avait inaugurée selon une nouvelle configuration. Tout en restant dans le sillage de son prédécesseur, il se différencie d'abord par l'établissement d'une terminologie, plus précise et plus stable, des faits rhétoriques. Pour chaque figure de style, il forge un terme convenable qui sera retenu par les générations à venir, alors qu'al-Ġurġānī n'a pas toujours nommé les phénomènes explorés. Grâce à la nouvelle terminologie fixe, al-Sakkākī fait de la *balāġa* un savoir au statut « scientifique » disposant de ses propres concepts et lois. Il confirme en sus la distinction entre *'ilm al-ma'ānī* et *'ilm al-bayān*, distinction qui était tâtonnante chez son maître et délimite ainsi le champ de chaque discipline.

De cette première séparation, découle une deuxième entre la *balāġa* et la *fasāha*, alors que les deux termes étaient presque synonymes chez al-Ġurġānī. Probablement cette distinction vise-t-elle à donner une place plus importante aux mots isolés qui étaient considérés, chez al-Ġurġānī, comme un simple matériau sans beauté inhérente.

Lorsqu'al-Sakkākī tâche d'explorer les liens de juxtaposition ou de coordination (*Jāmi'*), il fournit des explications d'ordre philosophique qui réfèrent aux principes de l'imaginaire, de la fantaisie et de l'intellect. Cette approche philosophique des questions stylistiques se traduit par l'abondance de concepts issus de la philosophie et de la logique. Tout comme son prédécesseur al-Ġurġānī, il continue à considérer la *badī'* (les figures d'embellissement) comme une annexe de la rhétorique et non une section à part entière.

En somme, l'œuvre d'al-Sakkākī est la première systématisation méthodique de tous les principes développés par al-Ġurġānī.

## II-2-Phase d'al-Qazwīnī

La rhétorique arabe prend son cadre disciplinaire définitif grâce à la contribution d'al-Ḥatīb al-Qazwīnī (m. 739/1338)<sup>36</sup>. En commentant la troisième section d'*al-Miftāh*, ce juge chafīte en établit un abrégé, intitulé *Talḥīs al-miftāh*. Il compose ensuite un deuxième compendium, *al-Idāh*<sup>37</sup>, dans lequel il consacre définitivement la division tripartite de la rhétorique arabe : *ma'ānī* (valeurs stylistiques des constructions syntaxiques), *bayān* (valeurs stylistiques des tropes) et *badī'* (valeurs ornementales des procédés prosodiques). Pour chaque figure de style, il propose une définition nette et précise, tout en se référant à l'œuvre fondatrice d'al-Ġurġānī.

Son renouveau réside cependant dans la division binaire de l'éloquence. Selon lui, il faudrait distinguer l'éloquence des mots séparés (harmonie consonantique, clarté sémantique et justesse morphologique) de celle des phrases composées. La construction d'un énoncé doit faire correspondre les choix linguistiques du locuteur (usage de l'indéterminé plutôt que du déterminé, du pluriel au lieu du singulier,

<sup>35</sup>Al-Sakkākī: 1987, p. 162.

<sup>36</sup>Brockelmann, C.: 1937-49, II, 22 et *Supplément (S)*, II, 15-16; S. A. Bonebakker, art. « al-Kazwīnī » dans *l'Encyclopédie de l'Islam*<sup>2</sup>, Leiden, 1960 : V, p. 823.

<sup>37</sup>Al-Qazwīnī: 1993. Pour avoir une idée détaillée sur cet ouvrage, cf. Matlūb: 1967.

l'inversion...) et les situations du discours. Fondée sur l'intelligence du contexte extérieur, cette correspondance est le principe même de l'éloquence.

De même, l'auteur reprend la division binaire des modalités du discours en *ḥabar* et *inšā'* et y rajoute d'autres constructions syntaxiques qu'il classe dans l'une de ces catégories englobant ainsi toutes les modalités d'énoncés. Il présente de surcroît une liste de trente-huit figures de style, relevant de l'ornement discursif<sup>38</sup>.

Il intègre enfin de nouvelles questions qui dépassent, plus ou moins, le champ initial délimité par ses deux prédécesseurs. Ainsi, le plagiat littéraire, l'inimitabilité du Coran et la prose artistique deviennent partie intégrante de la rhétorique « élargie ».

Avec cette phase, l'appareil terminologique devient plus stable, les notions rhétoriques plus autonomes et la discipline plus indépendante à l'égard des autres savoirs (la logique, la critique littéraire, l'histoire, l'exégèse...).

Néanmoins, al-Qazwīnī ne doit pas sa place privilégiée à l'originalité ou la nouveauté de ses réflexions. S'il occupe cette place de choix dans l'histoire de la rhétorique, c'est qu'il l'a transformée en matière didactique et enseignable. Son œuvre a d'ailleurs fait l'objet de dizaines de commentaires dans les métropoles et les assemblées culturelles du monde arabophone. En somme, il en a fait une matière réorganisée selon les contraintes de l'enseignement. Ses livres sont devenus les manuels que les étudiants doivent désormais maîtriser pour prétendre aux fonctions religieuses et intellectuelles.

### III- AVATARS D'UNE DISCIPLINARISATION TRONQUÉE

#### III-1- La rhétorique court vers sa propre mort

À en croire les histoires linéaires qui retracent l'évolution de la rhétorique arabe<sup>39</sup>, celle-ci a été, des siècles durant, figée dans les mêmes divisions : multiples et artificielles. Les commentaires de l'œuvre d'al-Ġurġānī n'ont fait que relever les mêmes faits stylistiques en les réexpliquant et en multipliant les exemples. Ils ont cependant intégré une dimension scolastique qui rendait plus complexe et plus absconse la description des mécanismes métaphoriques.

Les commentateurs d'al-Ġurġānī, notamment al-Rāzī (m. 606/1209) dans *Nihāya*, al-Sakkākī dans *Miftāh*, et al-Qazwīnī dans *Īdāh*, ont étonnement négligé l'harmonie qu'il avait établie entre la rationalité, la beauté poétique et la moralité. Dans l'élaboration de la discipline, ils ont tous favorisé un formalisme excessif, axé sur les applications et les divisions rhétoriques. Au fil des siècles, les épigones se sont contentés de proliférer les notions d'al-Ġurġānī en s'éloignant de sa réflexion globale. Lorsqu'ils se réfèrent à son œuvre, ces disciples écartent son penchant rationnel et se livrent à des subdivisions, le plus souvent factices, des tropes identifiés. Orientalistes et arabisants<sup>40</sup> ont unanimement souligné cet éloignement de la réflexion originelle d'al-Ġurġānī.

Cette distance s'est également traduite par une prédilection marquée pour le *badī'* (style fleuri). G. E. von Grunebaum note, à juste titre, qu'« après al-Djurdjānī, ce fut le règne de la scolastique<sup>41</sup>. »

<sup>38</sup> Al-Qazwīnī: 1993. II, 159.

<sup>39</sup> Š. Dayf: 1981; A. Matlūb: 1967; et H. Sammūd: 1981.

<sup>40</sup> G. E. von Grunebaum, art. «Balāgha», dans *Encyclopédie de l'Islam*<sup>2</sup>, I, p. 1012; Š. Dayf: 1981 : p. 219; A. Matlūb: 1967, p. 43.

<sup>41</sup> Al-Sakkākī donne une liste de trente figures, 1987: p. 423-432; Ibn Qayyim al-Ġawziyya recense quatre-vingt quatre figures dans son *kitāb. al-Fawā'id*; Ibn Munqid en mentionne 90 dans *al-Badī' fī naqd al-ši'r*, et enfin, Ibn Abī al-Isba' 130 dans *Tahrīr al-tahbīr fī sinā'at al-ši'r wa-al-naṭr*.

Les raisons d'un tel règne sont à chercher non seulement dans la conjoncture socioculturelle de l'Islam médiéval, désormais sous l'emprise du *taqlīd*<sup>42</sup>, mais aussi dans la vie littéraire des siècles précédant la renaissance.

Le tournant décisif fut à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, lorsque le réformiste Muhammad 'Abduh (m. 1905) inscrit l'œuvre d'al-Ġurġānī dans le cursus d'études d'al-Azhar, l'Université égyptienne, et l'érige en modèle de l'éloquence arabe<sup>43</sup>. Avec le concours d'un philologue égyptien, Mahīmd al -Šanqītī, et celui de son disciple Rašīd Ridā, 'Abduh édite, pour la première fois, *Asrār* et *Dalā'il*, qui devient dès lors la pierre angulaire du renouveau de la rhétorique arabe. Cette entreprise avait pour objectif de revivifier le patrimoine littéraire, de moderniser les méthodes de l'enseignement et de renouveler les modes d'expression. Grâce à sa facture et à sa tendance logique, cette œuvre fut présentée et commentée comme vecteur d'une réforme globale qui se voulait à la fois authentique et ouverte aux acquis de la culture occidentale.

Quelques décennies plus tard, Ibn 'Aġfir enseigna la même œuvre à l'Université tunisienne al-Zaytūna, dernier bastion de la rhétorique classique. Cet enseignement voulait rompre avec les anciens moules, divisions et figures inusitées à l'époque moderne pour renouer avec l'esprit même de la *balāġa* qui signifie « la capacité d'atteindre le but communicatif et de transmettre clairement le message ».

Avec l'établissement de l'Université moderne (francisée) à Tunis en 1961, la *balāġa* est enseignée comme une étape de l'histoire des idées littéraires. Dans le meilleur des cas, on y enseigne les principales figures de style afin de former les arabisants à mieux saisir les textes de la littérature arabe classique.

Sur les décombres d'une rhétorique plus que jamais appauvrie et discréditée, s'érige la stylistique (*uslūbiyya*)<sup>44</sup>. La naissance de celle-ci a été considérée comme la mort de l'ancienne *balāġa* et l'émergence d'une nouvelle science qui s'inspire largement des travaux linguistiques occidentaux.

### III-2- Incompréhensions disciplinaires

Par « incompréhension disciplinaire », nous entendons le fossé qui, au fil des siècles, se creuse entre la délimitation fondant une science et les développements incontrôlés qu'elle connaîtra ou que l'un de ses principes subira. Ces développements ne sont pas à confondre avec l'approfondissement, nécessaire et naturel, d'un ensemble de savoirs. Il s'agit plus précisément d'une refonte qui déforme le dessein initial que formule le fondateur pour délimiter l'objet de sa science. À bien des égards, c'était le cas de l'évolution de la rhétorique arabe. Son élaboration qui s'est étalée sur des siècles comporte nombre d'anomalies et de divergences qui confirment cet écart progressif par rapport à l'esprit originel de la doctrine.

D'un côté, les écrits postérieurs ont favorisé le passage d'une théorie sémantico-stylistique globale (où le fait linguistique est perçu comme un phénomène complexe qui comporte une poétique du vocable intégrée dans celle des constructions syntaxiques et des images) à une théorie abstraite (qui étudie les aspects syntaxiques en les différenciant des valeurs figurées et des tropes et en les séparant de leurs socles syntaxiques). L'adhérence entre le fond et la forme, qu'a tant défendue al-Ġurġānī, s'est éclipsée en faveur d'une vision partielle. À force de vouloir simplifier le fait stylistique en le séparant de son socle grammatical et de sa charge imagée, l'excès de divisions disciplinaires a fini par tuer cette discipline. Pierre angulaire de son édifice, le

<sup>42</sup>À l'instar des penseurs innovants, al-Ġurġānī stigmatise l'imitation en matière de connaissance, 1984 : p. 40, 456, 546; N. Calder, art. « Taklīd », dans *Encyclopédie de l'Islam*<sup>2</sup>, X, p. 148-149.

<sup>43</sup>Cf. l'introd. d'*Asrār* de R. Riḏā p. 9-15. Les cours de M. 'Abduh n'ont pas été publiés. Ils nous permettraient d'étudier la réception de l'œuvre d'al-Ġurġānī à travers les siècles.

<sup>44</sup>Cf. les efforts de 'A. Meseddi (linguiste tunisien) dans la vulgarisation de la stylistique : *al-Uslūb wal-uslūbiyya*, Tunis, 1982.

concept de *nazm* (composition) signifie la parfaite conformité entre la pensée et la langue et résume bien cette adhérence entre la métaphore et son composant syntaxique.

D'un autre côté, sa science des *ma'ānī* a été confinée à des aspects purement formels alors que son premier dessein est d'examiner les conditions cognitives et linguistiques de la validité d'idées. Au cours de ses deux ouvrages, il n'a cessé d'expliquer que la composition n'est autre qu'un processus logique qui crée et renforce l'intelligibilité des énoncés. La rhétorique qu'il a fondée doit se pencher sur les différentes modalités de l'expression claire qui représentent les idées universellement valides. Les commentaires ont progressivement minimisé l'importance de la structuration logique dans la production de discours. Chez al-Ġurġānī, même les tropes les plus ancrés dans l'imagination se fondent sur une relation logique qu'il a synthétisée en similitude et contiguïté<sup>45</sup>. Les générations suivantes se sont plus intéressées aux tropes mêmes qu'à leur impact et leur structure logique. Le concept de l'idée a été définitivement écarté de ce champ alors qu'il a été perçu comme l'objet principal de cette science.

De même, le projet initial d'al-Ġurġānī se veut une explication sémantico-syntaxique générale de tous les textes, le Coran n'étant que la concrétisation parfaite, au sens saussurien du terme, des mécanismes de la langue poétique. D'ailleurs, al-Ġurġānī préconise, bien que ses disciples se soient limités aux textes littéraires, d'appliquer ces principes formalisés à toutes les catégories de textes, artistiques et ordinaires. Progressivement, la théorie aboutissait à une activité littéraire, jugée par les penseurs de la renaissance arabe comme « décadente et mièvre<sup>46</sup>».

Nous constatons enfin que le maniement des procédés rhétoriques doit, selon al-Ġurġānī, servir à exprimer de manière esthétique un contenu éthique et rationnel. Les sentences et les apophtegmes sont les meilleurs thèmes à représenter par ces procédés. Ces jolis énoncés sapientiels servent ensuite à guider le public littéraire vers le Bien et le Vrai. L'ultime destination de la performance rhétorique n'est autre que la conscience individuelle et le comportement social où l'on chante les valeurs symboliques de la société. Les écrits de la postérité ne se sont guère souciés de cette dimension éthique et ont séparé la sphère sociétale de la sphère stylistique, réduite à un pur formalisme.

## CONCLUSION

Cette étude s'est efforcée de retracer succinctement l'histoire de la disciplinarisation tronquée de la rhétorique arabe. Son fondateur al-Ġurġānī, et dans un moindre degré al-Sakkākī, ont voulu créer une science qui formalise les liens entre la pensée et le langage, la véracité et la poéticité et entre la beauté stylistique et la validité logique. Dans cette science, la langue, entité inséparable de la pensée, est conçue comme un vecteur qui véhicule les valeurs de la société arabo-musulmane, en profonde crise politique depuis l'invasion mongole en 1258. Les écrits postérieurs ont toutefois réduit cette ampleur théorique en formalisme stérile.

Cette évolution offre un échantillon, fort édifiant, sur les malentendus et les incompréhensions qui pourraient orienter l'histoire d'une discipline, voire la détourner de sa trajectoire. Cet échantillon, s'il était bien formalisé, pourrait nous renseigner sur les lois d'écarts possibles entre le plan initial et les déformations, imprécisions et omissions que connaîtrait l'élaboration d'une théorie. Le cas de cette évolution entravée témoigne également de l'ancrage des disciplines dans leurs contextes

<sup>45</sup>N. Khalfallah: 2008, p. 220; Cf. Aussi al-Ġurġānī: 1987, p. 395, 400, 402, 408; al-Qazwīnī emploie le terme « *munāsaba* » au lieu de « *mulābasas* », 1993 : p. 270. Nous avons emprunté cette traduction à Abu Deeb, art. « al-Djurdjānī », dans *Encyclopédie de l'Islam*<sup>2</sup>, sup. p. 277, l. 55.

<sup>46</sup>L'on notera que la *nahda* visait à réformer non seulement la pensée arabe, mais aussi ses modes d'expression.

sociopolitiques. La perte de la rationalité et l'engouement pour les figures de style, au détriment de la création intellectuelle, reflète un choix culturel par lequel l'assujettissement au pouvoir des expressions figées se substitue à leur création. Les révolutions et les ruptures épistémologiques pourraient-elles rétablir la rationalité d'une discipline qui ne cesse de se transformer depuis un millénaire ?

## BIBLIOGRAPHIE

- 'ABD AL-ĞABBĀR AL-ASTARABĀDĪ (Abū al-Hasan) (1960). *Al-muğnī fī al-tawhīd wa-al-'adl*, vol. XVI, A. al-Ĥūlī, Le Caire.
- 'ASKARĪ (al-) Abū Hilāl (1989). *Kitāb al-Sinā'atayn*, éd. Mufīd Qumayha, Beyrouth.
- ABU DEEB, Kamel. art. « *Djurdjānī* », dans *Encyclopédie de l'Islam*<sup>2</sup>, sup. I, p. 277; 1979. *Al-Jurdjānī's theory of poetic imagery*, Aris and Phillips Ltd, Londres.
- ABU RIDA, Muhammed. 'A. (1989). *Min šuyūḥ al-Mu'tazila, Ibrāhīm b. Sayyār al-Nazzām*, 2<sup>me</sup> éd., le Caire.
- ARNAULD Antoine & LANCELOT Claude (1997[1660]). *Grammaire générale et raisonnée*, Allia réédition et présentation de J. M. MANDOSIO, Paris.
- AL-BĀQILLĀNĪ (1963). *I'jāz al-qur'ān*, éd. Saqr, Le Caire.
- BENCHEIKH. Jamel-Eddine (1989). *La poésie arabe*, Paris, Gallimard.
- BONEBAKKER. S. A. art. « 'ilm al-ma'ānī wa-l-bayān », dans *Encyclopédie de l'Islam*<sup>2</sup>, V, p. 905; 1956. *k. naqd al-ši'r of Quḍāma b. Ğa'far al-Kātib al-bağdādī*, E. J. Brill, Leiden ; . art. « al-Kazwīnī » dans *Encyclopédie de l'Islam*<sup>2</sup>, 1960 : V. p. 823.
- BOUMAN, J. (1959). Le conflit autour du Coran et la solution d'al-Bāqillānī, Amsterdam.
- BROCKELMANN, C. (1937-1949). *Geschichte der arabischen Literatur*, Leiden, E.J. Brill, I, 287, 341.
- CALDER, N. art. « *Taklīd* », dans *Encyclopédie de l'Islam*<sup>2</sup>, X, 148-149.
- DAYF. Šawqī (1981). *Al-balāġa : tatawwur wa-tārīḥ*, dar al-Ma'ārif, Le Caire.
- ĜĀHĪZ (al-) Abū 'Utmān (1964). *Huḡaġ al-nubuwwa*, dans *Rasā'il al-Ĝāhiz*, 2 vol., A. Hārūn, Le Caire.
- GRUNEBAUM, G. E. von art. « *Balāġa* », dans *Encyclopédie de l'Islam*<sup>2</sup>, I, p. 1012; 1953. *A Tenth-century document of Arabic Literary Theory and Criticism*,
- ĜURGĀNĪ (al-) 'Abd al-Qāhir. 1984. *Dalā'il al-I'jāz*, M. M. Šakir ; *Asrār al-Balāġa*, 1987. M. M. Šakir, le Caire.
- HEINRICHS. W. P. art. « *Al-Sakkākī* », dans *Encyclopédie de l'Islam*<sup>2</sup>, VIII, p. 924-925.
- IBN ḤALDŪN. Abd al-Rahmān (2008). *Al-Muqaddima*, III, trad. 'A. Cheddadi, *Le livres des Exemples*, 1063-1064.
- KHALFALLAH, Nejmeddine (2008). *La théorie du ma'nā chez Abd al-Qāhir al-Jurdjānī*, thèse inédite soutenue à l'INALCO, Paris.
- LARCHER. Pierre (1998). *La tradition arabe hors la falsafa*, dans *La rhétorique d'Aristote: traditions et commentaires de l'Antiquité au XVII<sup>e</sup> siècle*, par Gilbert DAHAN, Irène ROSIER-CATACH. Paris, Vrin.
- MATLŪB, Ahmad (1967). *Al-Qazwīnī wa- šurūḥ al-talḥīs*, Maktabat al-nahda, Bagdad.
- MESEDDĪ. 'Abd Salām (1982). *al-Uslūb wal-uslūbiyya*, Tunis.
- QAZWINĪ. (al-) Ḥatīb Ġalāl al-Dīn (1993). *Al-īdāh fī 'ulūm al-balāġa*, 6 vol., M. A. Ḥafāġī, Dār al-Ġīl, Beyrouth.
- Réd. Art. « 'Ilm » dans *Encyclopédie de l'Islam*<sup>2</sup>, III, 1161-1162.
- RICOEUR. Paul (1975-1978). *La métaphore vive*, Paris, Le Seuil, 2<sup>e</sup> éd., 1996.
- RIDA. Rašīd. 1903. *Asrār al-Balāġa*, Le Caire, éd. Al-Manār.
- RITTER. Helmut (1956). *Die Geheimnisse der Wortkunst*, Wiesbaden, Biblioteca Islamica. [traduction en allemand d'*Asrār al-Balāġa*]
- SADAN. Joseph (1990). « Maiden's Hair's and stony Skies, Imagery system and ma'nī guides, the practical side of Arabic poetics as demonstrated in two manuscripts », *Israel Oriental Studies*, XI. (Studies in Medieval Arabic and Hebrew Poetics), éd. Sasson Somekh, E. J. Brill, Leiden, New York, Köln, 57-94.
- SAKKAKĪ (al-) (1987). *Miftāḥ al-'ulūm*, Beyrouth, éd. N. Zarzūr.
- SAMMUD Hammadi (1981). *Al-tafkīr al-balāġī 'inda-al-'arab*, Tunis, Manšūrāt kulliyat al-ādāb.
- SUYŪTĪ (al-) Jalāl al-dīn (1969). *Mu'tark al-aqrān fī I'ġāz al-Qur'ān*, A. M. Baġāwī, Le Caire.
- TRABULSI, Amjad (1955). *La critique poétique des Arabes jusqu'au V<sup>e</sup> siècle de l'hégire*, Institut Français de Damas.

WANSBROUGH. John (1977). *Quranic Studies: sources and methods of scriptural interpretation*,  
Oxford University.